

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7° - 01 53 69 00 25

RENCONTRE INTER-RÉGIONALE

Saint-Brieuc 7 et 8 septembre 2000

Dès le mercredi 6 au soir, nous nous retrouvons à l'hôtel du *Quai des Etoiles*, où nous avons la chance de pouvoir être toutes hébergées, déjà plus d'une cinquantaine. Pendant toute la rencontre, le soleil a été de la partie.

Tentative d'évasion à Saint-Quay-Portrieux

Le 7 au matin, le car, piloté habilement par une femme, nous amène d'abord à Saint-Quay-Portrieux, près de la stèle qui rappelle le drame du *Viking*. M. Lechaux participant de cette tentative d'évasion nous en lit le récit.

« A la suite du décret de Vichy, instituant le 17 février 1943 le S.T.O., beaucoup de jeunes gens, en Bretagne comme ailleurs refusent le départ en Allemagne. C'est dans ce contexte, que plusieurs décident de gagner l'Angleterre à bord du *Viking*. Quelques réunions permettent d'établir la liste des partants et les conditions de sortie du port ; nuit sans lune, marée convenable, révision du moteur, réarmement du bateau, approvisionnement en essence et en huile, en vivres et en eau... L'équipe quitterait les maisons après

le couvre-feu, par petits groupes espacés de cinq minutes et gagnerait sans bruit le quai du *Viking*. Le départ retardé par divers avatars a lieu le 5 avril, après 23 heures. Le début de l'expédition se passe sans dommage, sauf le renversement d'un bidon d'huile qui, en se mélangeant à l'eau, rend les provisions hors d'usage. Mais l'état de la mer empire et trop d'entre eux sont inexpérimentés. De nuit, ils ne sont pas repérés. Au lever du jour, ils ne peuvent identifier l'endroit où ils se trouvent. Vers midi, ils détectent une terre sur leur avant-droit. C'est Guernesey. Ils ne le savent pas. Transis et affamés, ils décident de faire demi-tour, pour tenter de se sauver. Mais ils voient venir vers eux une grande vedette. C'est l'arraisonnement. Ils sont pris, emprisonnés par la Gestapo dans les prisons de St-Pierre, St-Brieuc, puis Fresnes. Les vingt et un de l'équipe du *Viking* deviennent N.N. aux camps de Hinzert et Gross Rosen, où quinze d'entre eux sont morts ».

Jeannie de Clarens dépose une gerbe au pied du monument de granit érigé à leur mémoire.



Saint-Quay-Portrieux : le monument « A ceux du Viking ».

Plouha et ses monuments

Arrêt suivant à Plouha, d'abord à la stèle qui domine la plage Bonaparte. M. Sibiril, mari de notre camarade Yvette, présente le commandant Trehiou, acteur et témoin du réseau *Shelburn*. Le commandant Trehiou



Nous voici sur les hauteurs de Plouha.

4° P. 4616

raconte comment des jeunes, dont il était, et qui jusque-là avaient fait des actes plus ou moins isolés de résistance, sans organisation véritable ni prudence, deviennent sous la direction de Canadiens bien préparés, une équipe disciplinée et efficace : le *Réseau Shelburn*. Il permet l'évasion par la mer d'au moins 135 aviateurs alliés, qui ne sont pas repérés par les Allemands jusqu'à la destruction de la « Maison d'Alphonse », et, fait notable, sans que personne soit pris (cf. l'article de Marguerite Dupré dans *Voix et Visages* N° 269, mars-avril 2000, pp. 9-10).

Les aviateurs des sociétés d'évadés britanniques, canadiens et américains ont apposé des plaques commémoratives, le texte de l'une d'elles porte: *Nous les 94 aviateurs américains qui sommes embarqués pour l'Angleterre, à partir de cette plage, dans les nuits noires de 1944, disons à nos amis bretons : « Nous n'oublierons jamais ».*

Actuellement un chemin très praticable passe sous un tunnel, ce n'était alors qu'un sentier escarpé qu'ont dû emprunter les 44 évadés et leurs guides pour rejoindre la plage.

Puis nos amies Yvette Sibiril et Marie-Jo Chombard de Lauwe déposent la gerbe de l'ADIR au pied du monument.

Détour par « La maison d'Alphonse » signalée par une plaque, pour rejoindre la mairie de Plouha où le maire nous accueille très chaleureusement : ... *Je crois qu'il est de mon devoir de participer à la transmission du message que les hommes et les femmes, nos aînés, nous ont laissé et que vous plus particulièrement continuez de porter...* Il nous lit quelques lignes de la lettre que Maguy Dupré, empêchée par sa santé d'être parmi nous, lui a envoyée : ... *par la pensée, j'imaginerai l'accueil chaleureux et plein d'émotion que vous saurez réserver à Geneviève, notre présidente, et à mes camarades...* L'accueil fut en effet très chaleureux. Après une réponse de Geneviève, nous quittons Plouha.



Toujours à Plouha :
« À la gloire de tous les réseaux Evasion ».
Réseau François, Alsace, Vandevire, Possum.
Missions Oak-Tree, Shelburn.

À la pointe de Bilfot

Dans le car, Marie-Jo Chombard de Lauwe nous prépare à la visite suivante par le récit de ce que fut sa résistance et celle de ses parents M. et Mme Wilborts. Suzanne Wilborts, sa mère, dirige *La bande à Sidonie*, qui travaille en liaison avec le frère Legeay. Ce réseau communiquera à Londres le plan de la base allemande du sémaphore de Bilfot qui permettra, plusieurs mois plus tard à la Royal Navy l'exécution de l'*Opération Fahrenheit* (cf. les N° 238 et 241 de *Voix et Visages* 1994).

Une plaque de granit rapporte l'événement :

Sur cette pointe, dans la nuit du 11 au 12 novembre 1942, un groupe de 11 hommes... transportés par la vedette rapide de la Royal

Navy... attaque sur renseignements de la Résistance, la station sémaphore afin de rap-peler à l'occupant le combat des nations libres contre le nazisme.



Opération Fahrenheit : destruction du sémaphore de la pointe de Bilfot.

Après le déjeuner à la pointe de l'Arcouest, face à Breha, nous reprenons le car vers Saint-Brieuc.

Amené par notre camarade Andrée Gros, un couple de sympathiques Américains, nous accompagne tout au long de notre périple, Herbert et Millicent Brill. Millicent raconte l'histoire de son mari : son avion parti de Londres est touché par la DCA. La décision est prise de poser l'appareil dans un champ. Après avoir incendié l'appareil, les aviateurs



Le code « Bonaparte » a donné son nom à cette plage. Pour celles d'entre nous qui sont allé marcher dans l'eau... il a bien fallu remonter !

se dispersent. Herbert et un de ses compagnons, sont récupérés par le responsable du B.O.A. de Charente, qui, après les avoir identifiés à Londres, les intègre au sein de son groupe. Herbert, faute d'avoir pu rejoindre l'Angleterre, participe alors à toutes les opérations : parachutages, sabotages, combats de Javerlac en Dordogne et libération d'Angoulême. Ses supérieurs dans l'aviation lui tiennent rigueur de sa participation à l'action de la Résistance en France, alors que cela lui a permis de continuer le combat, en attendant de réintégrer l'aviation américaine. Il est de ce fait titulaire de plusieurs distinctions dont celle de Combattant Volontaire de la Résistance.

Les deux frères de Millicent ont participé au débarquement en Normandie ; l'un d'eux fut tué peu après ; il est enterré au cimetière américain St-Laurent à Colleville, où elle va se recueillir chaque année. Millicent nous confie que maintenant, grâce à ces deux journées passées ensemble, elle comprend mieux pourquoi son frère s'est fait tuer en France, et l'accepte.

Herbert et Millicent Brill passent quatre à six mois par an à Nontron où ils possèdent une maison, près de leurs amis de la Résistance. Membres actifs du Musée de la Résistance et de la Déportation d'Angoulême, ils servent de guides aux visiteurs anglophones et poursuivent leurs recherches de Français ayant aidé des aviateurs américains.

Michèle Agniel nous parle alors des évadés qu'elle a escortés : ils ont dû traverser les Pays-Bas, la Belgique et le Nord de la France, au hasard de la bonne volonté des habitants, de ferme en ferme, avant d'être récupérés par des résistants qui leur font quitter la France.

La ville de Saint-Brieuc

A l'Hôtel de Ville, avant un généreux vin d'honneur, nous écoutons, confortablement assises, le discours de M. le Sénateur-Maire, Claude Saunier. Il salue l'initiative de

l'ADIR d'avoir choisi St-Brieuc et sa région comme lieu de réunion. Cette terre fut effectivement un haut lieu de Résistance. Les femmes comme les hommes y ont pris part. Il rend hommage aux résistantes, donc à nous... Il parle de ces familles bretonnes qui ont permis à beaucoup de traverser la Manche. Les femmes bretonnes ont pris une part déterminante dans le combat. Il en cite quatre : *Adélaïde*, institutrice dans la région de Dinan, qui eut la chance de n'être arrêtée que pendant trois heures. *Mélanie*, de l'ouest du département qu'il a connue personnellement. Puis il évoque les cas plus tragiques de deux femmes de St-Brieuc, appartenant au Front National (qui n'avait rien à voir avec l'actuel) : *Yvette*, arrêtée et torturée en janvier 1944, déportée à Auschwitz où elle disparut ; *Mireille*, arrêtée lors d'une rafle en Bretagne intérieure, qui, après avoir été torturée par la police allemande et la Milice, fut exécutée dans une forêt de la région, le 10 juillet 1944.

Il nous lit un propos de Mélanie : *La Résistance a ouvert la voie aux femmes*. M. le Maire termine en disant que les résistants ont œuvré en direction d'une société plus juste.

Après le vin d'honneur, nous nous rendons au Monument aux Morts, à l'abstraite modernité où Jacqueline Fleury et Christiane Rème déposent une gerbe au nom de l'ADIR.

À Saint-Cast, ancien lieu stratégique

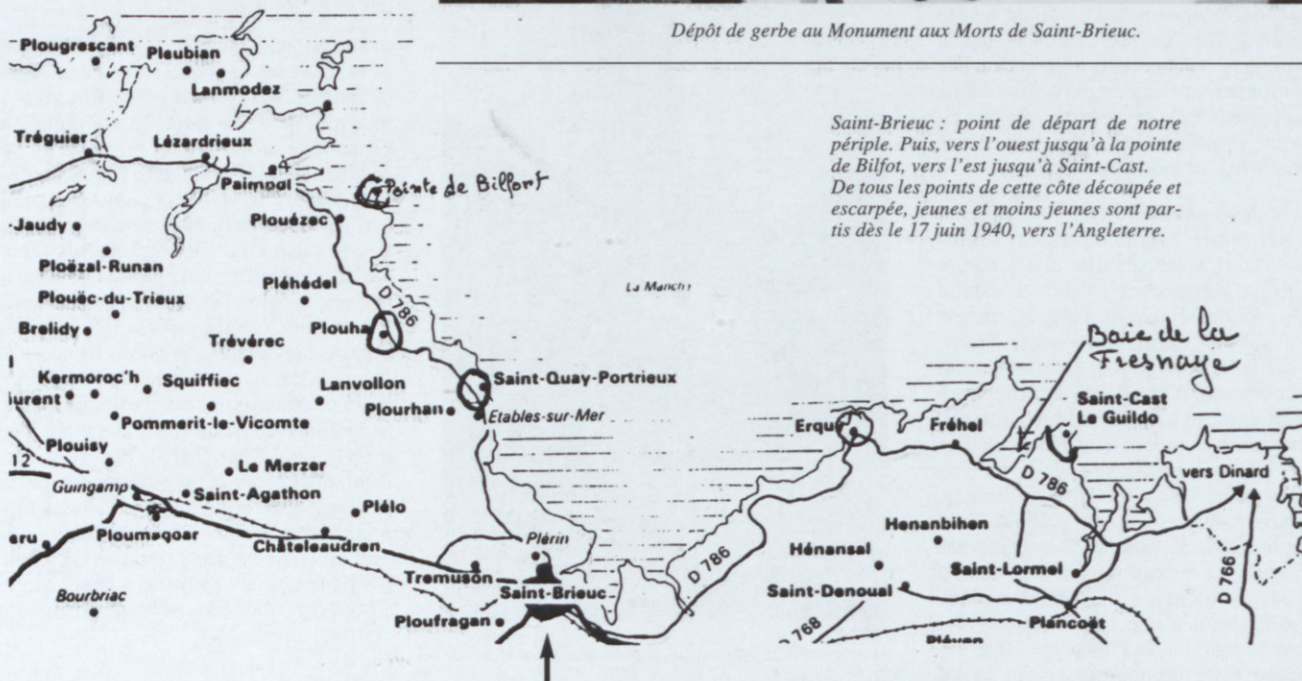
Le premier jour, nous nous étions dirigées vers l'Ouest. Le lendemain nous partons vers l'est pour nous rendre à Saint-Cast. Le paysage est splendide : une lande couverte de genêts et de bruyères en fleurs sur fond de mer. Nous faisons une première halte au Monument des Evadés de Saint-Cast. M. le Maire, M. Baudet, nous y accueille : Saint-Cast le Guiblo, nous dit-il, est une presqu'île bordée sur toutes ses pointes et jalonnée par des Blockaus. On est tout à côté de St-Malo, alors port important, et proche aussi de l'aéroport de Dinard. C'est donc un lieu stratégique qui était essentiel pour les Allemands. Mais parallèlement, on a la chance d'avoir des hommes... des femmes qui se sont illustrés. L'inscription au bas du monument : *Aux évadés de France qui préfèrent mourir plutôt que vivre à genoux*, résume tout...

Le colonel Pierre Bourdais nous fait un récit historique des évasions du *Buchara*. Parmi elles, celles d'un pilote aviateur, de neuf élèves pilotes, deux marins, un technicien auto, un serrurier. La plupart avaient moins de 21 ans. (cf. *Voix et Visage*, mai-juin 2000 N° 270, p. 14).

Ce sont deux veuves de rescapés, Mesdames Laruelle et Menetray qui déposent la gerbe de l'ADIR devant la stèle.



Dépôt de gerbe au Monument aux Morts de Saint-Brieuc.



Saint-Brieuc : point de départ de notre périple. Puis, vers l'ouest jusqu'à la pointe de Bilot, vers l'est jusqu'à Saint-Cast. De tous les points de cette côte découpée et escarpée, jeunes et moins jeunes sont partis dès le 17 juin 1940, vers l'Angleterre.



« Honneur et Patrie »

« Aux évadés de France qui préfèrent mourir plutôt que vivre à genoux ».

Au 1^{er} plan à droite, Paulette Redouté, notre déléguée de Bretagne, porte le drapeau de l'ADIR.

Mais la résistance à Saint-Cast ne s'est pas limitée à cette tentative avortée du Buhara. Après le monument aux évadés, nous nous rendons au Monument aux Morts de Saint-Cast. Sur la gauche de ce monument une superbe statue de femme : la Bretonne. M. le Maire nous en explique l'histoire, en nous faisant le récit de la résistance à Saint-Cast. La villa des « Feux follets », maison de la famille Sicot, est située au fond d'un jardin, à l'écart d'une rue déserte et silencieuse. Les soldats allemands y passent sans se douter de l'activité des Sicot : les candidats au départ pour l'Angleterre arrivent en effet dans la maison en catimini. Ce sont des alliés récupérés, des agents venus de France. Tous vivent cachés dans cette maison. Cela représentait pour la famille beaucoup de tâches : lessive, soins médicaux ; il fallait pomper l'eau car il n'y avait pas, à l'époque, d'eau courante. Le ravitaillement posait problème. Le jardin était cultivé à fond, et Aristide Sicot, le fils, alors instituteur, s'approvisionnait en allant à vélo de ferme en ferme. Le secrétaire de mairie d'une commune voisine fournissait des tickets de rationnement et certaines provisions étaient apportées par la vedette qui venait d'Angleterre en particulier le thé, nécessaire pour le maintien du moral des troupes.

L'arrivée des bateaux était annoncée par un message personnel. L'embarquement se faisait dans la nuit noire sur une plage où les clandestins se dirigeaient sous la conduite d'Aristide Sicot. Ils passaient à travers champs avant de gagner un sentier étroit, escarpé, difficile pour gagner la plage. Aristide Sicot correspondait à l'aide d'un appareil encombrant et lourd avec la vedette anglaise. Les uns s'y embarquaient et d'autres débarquaient et occupaient à leur tour la maison avant de rejoindre leur affectation en France. Tout se passe sans encombre jusqu'à Noël 1943. Cette nuit-là la vedette est repérée par les Allemands. Le bateau réussit à reprendre le large sans dommage et les Allemands croient qu'il s'agit d'une simple reconnaissance dans la baie de la Fresnaye... Il n'y a donc aucune suite dramatique, mais seule-

ment plusieurs jours d'inquiétude pour la famille Sicot. Les parents et la fille font disparaître les traces compromettantes, pendant que le fils s'occupe d'évacuer ceux qui n'ont pu s'embarquer. Il cherche ensuite un autre point d'ancrage pour le réseau... Renée Sicot, femme remarquable de cette famille, est l'auteur d'une poésie en l'honneur de la Bretonne figurée sur la statue du Monument aux Morts de Saint-Cast et qui symbolise le courage des femmes bretonnes. Des enfants nous lisent ce poème.

... Elle a connu les affres de naguère

La Bretonne se dresse et nous appelle toutes,
Après de tous ces morts, victimes de la guerre
Pour attaquer ce monstre et le mettre en déroute...

Jacqueline Fleury se joint à M. le Maire pour déposer une petite gerbe au pied du monument.



Gardé par « la Bretonne », le Monument aux Morts de Saint-Cast.

Ensuite, après un repas gastronomique, nous rentrons à Saint-Brieuc d'où beaucoup de nos camarades remontent vers Paris.

* A chacune de nos étapes, des drapeaux d'associations d'anciens combattants, de six à seize suivant les lieux, s'inclinent, dont celui de l'ADIR bien sûr, porté par notre déléguée de Bretagne, Paulette Redouté.

Comme de coutume, Geneviève de Gaulle Anthionoz serre la main de chacun des porteurs de drapeaux. Partout aussi, elle a répondu aux paroles de bienvenue qui nous étaient adressées. Je n'en retiendrai, pour en résumer l'esprit, que quelques phrases prononcées à l'Hôtel de Ville de St-Brieuc :

... La justice se reconquiert tous les jours, comme une démocratie ne vaut que si chacun se remet en cause... Nous avons à transmettre qu'au-dessus de notre propre intérêt, même l'intérêt de la famille – car parmi nous, nous avons des mères de famille qui avaient de très petits enfants et qui ont vécu d'atroces angoisses – eh bien ! au-dessus même de la valeur de la liberté et de la patrie, il y a quelque chose de plus grand, qui sont la grandeur de chaque être humain et le respect qu'on doit avoir pour chacun d'eux... Nous avons combattu contre cette monstrueuse atteinte aux droits humains qu'était le nazisme et toutes ces sortes de menaces qui malheureusement continuent à sévir dans le monde... Nous voulons que le combat continue.

Chaque fois que nous retrouvons Geneviève, nous nous réjouissons de voir comme elle est rayonnante, et elle fut si heureuse de participer à ce voyage...

Comme elle, nous rentrons heureuses de cette rencontre, de ce que nous avons vu, entendu, appris ; nous sommes regonflées par ces deux journées.

Partout nous avons été amicalement reçues et nous avons rencontré des gens conscients et fiers de ce qu'avait été la Résistance dans leur région, de ce qu'avait été notre lutte. Si Geneviève a été notre porte-parole en les remerciant de leur accueil, je crois qu'on peut ici y joindre la vive reconnaissance de toutes les participantes. Nos remerciements vont aussi à Jacqueline Fleury. Une fois encore elle fut l'organisatrice hors pair de nos journées et nous lui devons la réussite de cette rencontre. Elle a contacté les maires, les intervenants, organisé les étapes, prévenu les associations concernées, retenu les restaurants, choisi un hôtel où nous avons été particulièrement bien accueillies. C'est un énorme travail. Un grand merci à toi Kaki. Merci encore à ceux qui l'ont aidée dans sa préparation, en particulier à Marie-Claire Jacob qui l'a accompagnée pour visiter les lieux ; merci à ceux qui nous ont convoyées ainsi qu'à MM. Sibiril et Lechaux et leurs épouses, à M. et Mme Brill. Ils ont contribué tous à la réussite de cette rencontre.

Marie Fillet

Survivre avec les loups

Misha Defonseca*

Poussée par le besoin de revoir ses parents emmenés vers l'Est par les Allemands, une fillette juive déserte le foyer bruxellois qui, par intérêt, l'a prise en charge. Blonde, huit ans en paraissant six, ne parlant que le français, elle part coiffée d'un bonnet de laine, chaussée de souliers enfantins dits tantôt sandales, tantôt escarpins, emportant dans une musette pommes, couteau, boussole et, pendue à son cou, une boule de pain.

De 1941 à 1944 couchant à même le sol, vivant de rapines, marchant plein-est, aidée des rails et des fleuves, elle traverse l'Allemagne, la Pologne, pénètre dans le ghetto de Varsovie et en ressort.

Confrontée à des bombardements, des exécutions, des viols, à la férocité de partisans polonais, enfermée, par un mutisme voulu, dans une solitude haineuse qui, au besoin, fait d'elle une meurtrière, ses seuls secours seront l'accueil d'un maquisard ukrainien – dont par reconnaissance elle emprunte le nom : Misha – et surtout l'intégration à diverses meutes de loups dont elle a appris à décoder et assimiler les comportements.

Désarmée devant les affrontements dont elle ne comprend ni les motifs ni le déroulement, consciente du délabrement de son corps et de son projet à travers Roumanie, Yougoslavie, Adriatique, Italie et France libérées, Misha entreprend de rejoindre Bruxelles où, elle l'espère, ses parents seront de retour.

Seule dans une ville où tous ses repères ont disparu, privée d'identité – elle ignore et son âge exact et le nom de ses parents – l'adolescente rallie d'abord une bande tôt disloquée par le suicide d'un de ses membres, puis se débat contre la tutelle pesante de deux religieuses.

C'est de sa fraternité avec le monde animal, plus encore que de l'amour de son second mari, que lui viendra la force de survivre, d'où la dédicace à son chien Jimmy, promoteur indirect de cet ouvrage.

Le texte français, fruit de différentes collaborations, allie descriptions précises, poé-

tiques parfois, notations émouvantes, visions dantesques et se lit comme un roman.

La naïveté de l'enfant accuse les horreurs de la guerre et de l'Holocauste, horreurs déjà connues par ailleurs. Aussi, comment ne pas se demander si les aléas de ce périple ont été authentifiés ? Le changement d'intitulé selon les éditions peut être le fait d'éditeurs ciblant leur public : pour les Anglo-saxons, *Misha. A Memoire of the Holocaust Years*, pour les Français, *Survivre avec les loups*.

Mais n'y a-t-il pas lieu de s'interroger sur ces loups qui remuent la queue en signe d'amitié, sur ces pieds blessés, gelés qui poursuivent leur longue marche trois ans durant ? Sur ces points et quelques autres un débat entre lecteurs ne serait pas sans intérêt.

Marie-Suzanne Binétruy

* Misha Defonseca. *Survivre avec les loups*. Ed. Robert Laffont, 1997, Pocket n° 10499, 38 F.

Les demoiselles de Gaulle 1943-1945*

Enfin voici une réédition du livre introuvable de Sonia Vagliano-Eloy *Les demoiselles de Gaulle 1943-1945* préfacé par Maurice Schumann. Il nous éclaire sur l'engagement d'une toute jeune fille dans le Corps volontaire féminin à Londres, sur sa préparation à l'action et le travail que nous n'avions pas imaginé auprès des réfugiés après les bombardements ayant accompagnés le Jour J en Normandie. Sonia fut une des premières femmes débarquées avec les troupes alliées en juin 1944, la première femme officier aussi à pénétrer avec les libérateurs dans le camp de Buchenwald.

Sonia Eloy avait évoqué pour nous sa vie de « résistante de l'extérieur », comme l'a présentée Geneviève de Gaulle Anthonioz lors de notre assemblée générale de 1997. Nous regrettons alors que son livre, paru en 1982, fut épuisé. (Cf. Voix et Visages N° 254 de mars-avril 1997.) D. V.

* Sonia Vagliano-Eloy, *Les demoiselles de Gaulle 1943-1945*, Hachette, 120 F.

Un nouveau mémoire de maîtrise sur Ravensbrück

Etudiante à l'université de Franche-Comté – UFR des Sciences de l'homme, du langage et de la société – Caroline Brugvin a soutenu avec succès le 6 juin dernier à Besançon le mémoire qu'elle avait préparé sous la direction de Monsieur François Marcot, professeur d'histoire contemporaine. Le titre du mémoire est le suivant :

Témoigner sur Ravensbrück : miroir de la réalité ou prisme déformant.

A partir des 172 témoignages d'anciennes déportées du Fonds Germaine Tillion déposé au Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, Caroline Brugvin a pu donner un tableau très large de la vie des Françaises à Ravensbrück (et Kommandos), de leurs souffrances, de leur lutte contre la déshumanisation et la mort. Les citations sont nombreuses, toujours pertinentes et bien introduites.

Ce qui a frappé Caroline Brugvin, c'est l'hétérogénéité de ces témoignages qui vont de 3 à 190 pages et la richesse de ce que l'on y apprend, même si ce ne sont pas des « pages d'histoire ». En dépit des erreurs qu'ils peuvent contenir, on y trouve la vérité de ce que la prisonnière a vécu, ce qu'aucune archive administrative ne rendra jamais.

Ainsi se construit et se complète peu à peu l'histoire du camp des femmes de Ravensbrück dont la quasi-totalité des archives SS a été brûlée.

Après les pionnières que furent l'historienne Wanda Kiedrzyńska, Germaine Tillion et les Allemandes Erika Buchmann et Grete Buber-Neumann, une nouvelle génération travaille maintenant, au Mémorial de Ravensbrück, autour de l'historienne Grit Philip qui vient de publier une chronologie des événements de Ravensbrück (1). (Nous vous en rendrons compte prochainement.)

Mais une troisième génération ajoute maintenant sa pierre à une histoire (qui ne sera d'ailleurs jamais terminée tant les lacunes sont nombreuses) avec la douzaine de mémoires d'étudiants déjà produits sur Ravensbrück, et surtout la thèse de doctorat d'un jeune historien de l'université de Hanovre, Bernhard Strebel, dont on attend la soutenance avec impatience.

Anise Postel-Vinay

(1) *Kalendarium der Ereignisse im FKL Ravensbrück 1939-1945*. Metropol Verlag, 1999.

RECHERCHE

Tous renseignements concernant

Jeannette Katzenstein

qui a travaillé à Siemens.

(Elle habitait au 131 rue de Vaugirard à Paris, 15°).

Ecrire à l'ADIR qui transmettra.



Tout au long de notre voyage, Marie Filet (au centre), attentive et studieuse.

Un sentier Adélaïde en Alsace

Notre déléguée pour la région d'Alsace, Emmy Weisheimer nous envoie une coupure du journal l'Alsace du 7 juillet 2000 :

Les amateurs de randonnées sont conviés à l'inauguration d'un nouveau sentier reliant les communes d'Andlau et du Hohwald. Il s'agit du sentier Adélaïde, du nom de deux femmes illustres.

Pourquoi un « sentier Adélaïde » ? En mémoire de deux femmes, originaires du Hohwald et d'Andlau dont les personnalités ont marqué l'histoire de ces deux communes. La première, Adélaïde de Gerolseck, abbesse d'Andlau en 1437 a réussi à rétablir les finances de l'abbaye. De ce fait, les chanoinesses lui restèrent reconnaissantes.

Adélaïde Hautval quant à elle, était médecin lorsqu'elle fut arrêtée en 1942 pour avoir pris la défense de juifs maltraités. Déportée à Auschwitz en 1943, elle a refusé de collaborer aux « recherches médicales » des nazis. Une fontaine est érigée à sa mémoire à Hohwald et une rétrospective de sa vie sera visible à l'Office du Tourisme du Hohwald.

Voilà une manière originale et sympathique de rappeler le souvenir du calvaire d'une de nos camarades, réalisation de la communauté du Piémont de Barr, des communes d'Andlau et du Hohwald, de l'Office National des Forêts et du Conseil général du Bas-Rhin, en collaboration avec le Club Vosgien de Barr et du Hohwald, et le Cyclo-club d'Epfig.

A. P.-V.



À Saint-Quay-Portrieux, devant le monument au Viking, Geneviève entre MM. Lechaux et Old, anciens rescapés, qui nous ont accompagnées.

POUR NOS ÉCOLES

A propos de la Libération de Paris

C'est au camp de concentration de Ravensbrück que j'ai appris la libération de Paris. Ce jour-là, j'avais travaillé à charger des wagons de charbon. La chaleur était torride, la poussière noire desséchait nos gorges privées d'eau jusqu'au soir. Dans ma baraque surpeuplée, j'essayais de me laver un peu et surtout boire. Wlesta, une camarade tchèque, m'appela dans la foule et m'entraîna dans un coin plus désert :

– J'ai une grande nouvelle à t'annoncer : Paris est libéré. Tu penses le dire à tes camarades, mais tu dois me promettre de ne pas raconter comment tu l'as appris.

Voici le récit de Wlesta : Travaillant dans un bureau du camp où la radio marchait en sourdine pour prévenir des alertes aériennes, elle s'est trouvée seule quelques instants et a tourné le bouton de l'appareil. Soudain a retenti une voix française entrecoupée de cris délirants d'enthousiasme et elle a compris que le Général de Gaulle descendait les Champs Élysées...

Bouleversée, je suis allée de block en block pour prévenir les Françaises, ayant au préalable agrafé trois glands : bleu, blanc, rouge, fauchés sur des uniformes en cours de réfection dans des ateliers...

Rien n'a changé dans notre condition misérable. Beaucoup parmi nous sont mortes après le 25 août 1944 et n'ont jamais retrouvé ni leur patrie, ni Paris. Mais toutes, nous savions désormais que nos sacrifices n'avaient pas été vains et que, comme l'a écrit André Malraux : nous pouvions mourir avec une âme de vainqueur.

Geneviève de Gaulle Anthonioz
Déportée Résistante

Lu le 8 juin 2000, lors de l'inauguration d'une exposition « De Gaulle et la Libération » organisée par le Comité de Souvenir du Général de Gaulle de Palaiseau (Essonne). Ce message a ensuite été remis à une dizaine de classes d'écoles primaires venues visiter cette exposition.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Pernelle et Alexandre, 4^e et 5^e arrières petits-enfants de Christiane Rème (les 26 juin et 14 juillet 2000).

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous faire part du décès de nos camarades :

Julienne Ravelin (27271), Nyons, le 6 juin 2000 ;

Rose Larrue (27630), Toulouse, le 15 juillet 2000 ;

Germaine Déan, ancienne Déléguée d'Angers, le 24 août 2000 ;

Marcelle Vilaine, Paris, le 10 septembre 2000 ;

Gabrielle Meunier (46903), Rouillac ;

Paulette Hourdin (35372), Alfortville, septembre 2000.

Marcel Garrivet, mari de Jeannine, notre déléguée d'Indre-et-Loire et Vienne, est décédé le 1^{er} octobre 2000.

DÉCORATION

Yvette Lundy (47360), Épernay, a été promue Commandeur dans l'Ordre National du Mérite.

Toutes nos félicitations.

Pour notre nouveau siège national

* * * * *

24 avenue Duquesne, 75007 Paris
Rez-de-chaussée à droite

Tél. : 01 53 69 00 25 – Fax : 01 53 69 01 73

Accès :

BUS : 28 – arrêt El Salvador

87 – arrêt El Salvador ou Breteuil selon la direction.

On peut prendre ces deux Bus à la sortie du Métro Ecole Militaire.

MÉTRO : Station Ecole Militaire ou Saint-François Xavier.

* * * * *



Jacqueline Fleury Elisabeth d'Armaillé
Le saviez-vous ? Déménageurs, installateurs, décoratrices... et toujours courageuses. Qui dit mieux ?



24 avenue Duquesne, 75007 Paris.
Rez-de-chaussée à droite.

Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n^{os} par an) : cotisation minimum 120 F.

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
24, avenue Duquesne, 75007 Paris

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N^o d'enregistrement à la Commission paritaire : 01 325
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N^o 1474